

chandise, où est la monnaie ? Là ont commencé les difficultés. Organisons le travail, se sont-ils écriés au Luxembourg. Très-bien ; organisez, citoyens : prenez vos aises. L'ouvrier a quelques avances, il attendra. Trois, quatre jours se passent. On fait des discours, on s'embrasse, on se félicite mutuellement. Rien de mieux. L'ouvrier a délégué des camarades qui font joujou avec les banquettes des pairs ; c'est toujours de l'honneur, si ça ne remplit pas le ventre. Il prend donc patience ; il s'oublie pour les autres ; d'ailleurs, s'il est sur le pavé, il en a le haut, ce qui est consolant. Cependant une voix s'élève du Luxembourg. — Nous allons tâcher d'organiser le travail. Diable se dit l'ouvrier ; le premier jour ils organisent, maintenant ils tâchent d'organiser ; cela n'avance guère. Nous en serons, j'en ai peur, pour les exercices récréatifs qu'on aura procuré aux collègues. En attendant, l'ouvrier demeure sur le pavé, plus sanglé que jamais. Peu à peu les avances s'épuisent, la huche se dégarnit, le crédit s'en va. Il veut retourner à son atelier, porte de bois ; il frappe à une autre, même accueil. Tout se ferme devant lui. Pendant qu'on tâchait de l'organiser, le travail avait disparu. Je me trompe, il en restait encore ; mais celui-là n'avait qu'un nom usurpé ; ce n'était pas du travail, c'était de l'aumône. Plutôt me briser le bras que d'y recourir.

C'est triste, en effet, pensai-je.

— Il s'agissait de vivre pourtant et de tirer du fond du sac. — En avant les épargnes, me dis-je. Et j'allai demander au gouvernement les écus que je lui avais confiés. Le croiriez-vous ? on me les refusa. Ah ça, m'écriais-je, c'est une mauvaise plaisanterie. Le denier du pauvre ! l'obole du malheureux ! ne pas les rendre de suite, et cela le lendemain d'une révolution ! Je vous le disais bien, citoyen, que c'était à refaire. On nous convie à un coup de main ; nous y allons. On nous dit : C'est pour vous, cette fois. Et nous d'y croire. Et

puis quand ils sont en haut, quand ils y sont sur nos épaules, leur premier mot, c'est de nous faire banqueroute. Merci ! Plus que ça de chance ! Faites donc des révolutions ! Ce n'est pas que je leur en veuille, citoyen ; l'ouvrier n'est pas injuste, et il sait souffrir. Nos hommes font ce qu'ils peuvent, je le sais ; mais l'ancien gouvernement nous avait indignement pillés ; il a emporté les caisses d'épargne à l'étranger. Ils étaient là, voyez-vous, trois mille aristocrates qui se gorgeaient depuis vingt ans des sueurs et de l'or du peuple. Voilà tout le mal. Quand j'y songe, cela m'exalte. Allez, citoyen, c'était une fameuse pourriture que le gouvernement déchu.

J'étais au bout de mon enquête ; elle me jeta dans un abattement profond : du haut en bas de l'échelle, tout le monde souffrait, tout le monde se lamentait. Les variations ne manquaient pas ; mais l'air était le même.

— Oui, me dis-je en répétant le refrain, le gouvernement déchu est un grand criminel ; mais où sont donc les heureux que la République a faits ?

Oscar était là ; je lui exposai les doutes qui venaient m'assaillir et les scrupules dont j'étais la proie :

— Est-ce bien là notre rêve, lui dis-je ? Chacun se plaint, chacun se lamente.

— Un genre ! mon cher ! voilà tout ! Les rapins et les gens de lettres ne s'avisent-ils pas d'en faire autant ! Les uns parlent de se désaltérer dans leur encre ; les autres d'avaler leurs couleurs ! c'est une manière de se rendre intéressants, rien de plus. Nous sommes en plein paradis terrestre, mon cher, crois-en un homme qui s'y connaît.

J'avais enfin trouvé l'homme le plus heureux de la République. C'était Oscar.

CHARLES REYBAUD.

LES PEINTRES CÉLÈBRES.

DAVID TENIERS ET VAN OSTADE.

I. — LA JEUNESSE DE TENIERS.



ES peintres flamands et hollandais ont poétisé le cabaret par je ne sais quel accent pittoresque. Autrefois, d'ailleurs, le cabaret était mieux hanté qu'aujourd'hui. Les Flandres avaient leurs cabarets de Ramponneau, où les grands seigneurs de la cour des archiducs allaient souper en folle et bruyante compagnie. Dans le cabaret de Teniers et d'Ostade on avait de l'esprit sans le savoir ; c'était le temps des mœurs grossières, mais naïves et curieuses. Quiconque, alors, n'allait pas au cabaret n'avait pas de philosophie. Les buveurs d'Ostade et de Teniers en avaient un peu trop.

On a accusé David Teniers de n'avoir étudié qu'en carrosse. En effet, au temps où il peignait ses cabarets et ses intérieurs, il habitait un château et avait toutes les allures d'un grand seigneur. Le fameux don Juan d'Autriche était son hôte. La cour de Bruxelles allait chez lui dans ses fêtes agrestes. Mais avant d'habiter un château, il n'avait rien de cette vie de bohème, que nos artistes connaissent un peu trop aujourd'hui. Il avait vécu longtemps en familiarité intime avec les buveurs, les pêcheurs et les fumeurs des rives de l'Escaut ; il avait couru les fêtes et les noces de village, non pas pour confondre sa joie avec celle des paysans, mais pour s'amuser de la joie des paysans. Ce serait, d'ailleurs, un tort de croire qu'il faut être ivrogne pour peindre les ivrognes, ou paysan pour peindre les paysans. Ce que les yeux voient sans cesse perd tout accent et tout caractère. Un voyageur